

tre le mépris des pauvres, *choisis* dit-il, par Jésus-Christ pour être riches dans la foi, héritiers de son royaume ; que le même apôtre trouve une religion tout entière, une religion pure et parfaite dans la charité pour les indigents les plus délaissés, les plus infortunés, dans la visite des orphelins et des veuves ; comme s'il disait : Quelquefois les passions de l'homme dégradent le culte que nous rendons à Dieu ! jamais elles ne pourront se mêler à la miséricorde exercée en son nom et envers nos frères. Ainsi s'explique cette étonnante sentence, qui explique elle-même tout le secret de la loi évangélique, et l'alliance mystérieuse des deux grands préceptes du Seigneur : Le cœur sans pitié est un cœur sans foi ; on n'est chrétien que de nom, quand on n'abonde pas en œuvres de miséricorde ; *Quid proderit si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat.*

Saint Jean ne parle pas autrement que les autres disciples du Sauveur. Ecoutez sa voix pure et céleste ; vous en serez ravis comme d'une douce révélation de la tendresse et de la miséricorde divine elle-même.

Mes petits enfans... je vous écris au sujet d'un commandement nouveau... Celui qui n'aime pas son frère, est encore dans les ténèbres ;... il n'a pas connu la vie nouvelle ; le signe de cette vie est dans l'amour de nos frères ; *Nos scimus quoniam translati sumus de morte ad vitam, quoniam diligimus fratres.* Aimons nos frères comme Dieu nous a aimés. Celui qui refuse l'aumône à son frère indigent, celui qui ne s'attendrit point sur sa détresse, ne peut avoir aucune charité pour Dieu.

Cette loi de charité est rappelée et reproduite sous toutes les formes par le disciple qui en reposant sur le cœur de son divin maître, avait puisé à leur source même les secrets de l'éternelle bonté. Mais remarquez que saint Jean, comme tous les autres, fait descendre de Dieu la véritable charité pour les hommes.

Ainsi prévalurent dans le monde, et heureusement pour lui, ces noms si touchants de prochain, de frères, de père céleste. Ainsi s'établit une loi nouvelle, qui, en frappant au cœur l'orgueil et l'égoïsme, produisit au sein de l'Eglise chrétienne des mœurs, des institutions, des vertus jusque là inconnues. Le Christianisme ne fait que de naître, et déjà ses enfans font éclater la puissance de leur foi par leurs œuvres de miséricorde. Au lieu de discuter sur le sort des esclaves et des indigents, ils les couvrent de bienfaits ; ils les traitent en frères ; ils s'estiment heureux de leur faire accepter leurs offrandes. *Je vous conjure de prier pour moi*, écrivait saint Paul aux fidèles de Rome, afin que les fidèles de Jérusalem acceptent le présent que j'ai à leur faire.

Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister, dit Bossuet ; mais il regarde que dans leur malheur, ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers nés de l'Eglise... C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée ; et pour obtenir cette grâce, il met toute l'Eglise en prières ; tant les pauvres sont considérables dans l'Eglise de Jésus-Christ ! Ne soyons donc pas étonnés si les apôtres, contraints de se livrer exclusivement au ministère de la parole, consacrent un ordre de lévites pour les servir.

Le culte nouveau se manifeste ainsi aux Juifs et aux gentils confondus d'étonnement, comme un culte d'amour et de charité. Telle fut sa vie dès ses premiers jours. Chaque nouvelle association de disciples réserve pour les plus pauvres une partie de ses biens et de ses offrandes. En Orient, en Afrique, dans notre Europe, partout où une Eglise est fondée, on voit se former une famille de frères.

Ils ne s'unissaient point pour un intérêt personnel : dans tous les temps, cet intérêt a suffi aux hommes pour les porter à mettre en commun leurs efforts, leurs sacrifices ; mais avant l'Evangile, le lien d'une charité pure, désintéressée, exercée envers tous sans distinction, était inconnu.

Nous oublions trop facilement, N. T. C. F., cette merveille, et la divine puissance d'une parole du Sauveur. Il avait dit à un petit nombre de disciples : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent* ; et depuis dix-huit siècles, ses milliers de fidèles dociles à sa voix ont secourus, soulagés, au péril de leur vie, aux dépens de leurs biens, non pas seulement des frères, mais des ennemis.

Vers le milieu du troisième siècle, les chrétiens venaient d'échapper à trois persécutions, lorsque leurs persécuteurs sont frappés à leur tour par une peste qui désole presque tout l'empire. Les pestiférés sont abandonnés par leurs amis, par leurs frères, par leurs enfans, par leurs pères : ils sont jetés encore vivants sur la voie publique, privés de sépulture après leur mort. C'est alors que saint Cyprien exhorte les fidèles de Carthage, au nom de Dieu, Père de tous les hommes, et au nom de Jésus-Christ, leur Sauveur. Votre dévouement lui sera agréable, dit-il. Remarquez ce motif : Il sera agréable à un Dieu mort pour ses bourreaux, de vous voir mourir vous-mêmes pour consoler l'agonie de vos propres persécuteurs, pour leur fermer les yeux, et leur rendre les honneurs suprêmes. A sa voix, les chrétiens accourent du fond de leurs déserts, ils sortent de leurs souterrains, pour secourir ceux qui demandaient naguère leur sang à grands cris. Ils ne redoutaient plus la mort du glaive, ils viennent chercher celle de la peste ; ils viennent mourir pour leurs ennemis, comme ils seraient morts pour leur foi ; et un culte commun est rendu à ce double martyr par l'Eglise, dont la destinée est de conduire les élus au double triomphe de la vérité et de la charité. A Alexandrie, les chrétiens donnent les mêmes exemples, qui furent imités, n'en doutons pas, dans les autres cités en proie au fléau.

Voilà l'héroïsme de la charité, bien souvent reproduit dans tous les siècles ; en voici l'exercice ordinaire.

Qui de vous ne sait que les chrétiens des premiers siècles regardaient l'aumône comme un de leurs premiers devoirs ? Mais peut-être n'avez-vous pas assez remarqué avec quelle générosité, quelle sollicitude, les fidèles en assuraient la perpétuité.

Il fallait une longue suite de siècles pour arriver à séparer les biens du pauvre de ceux qui étaient destinés à orner le temple et à nourrir les prêtres : tant il était dans l'esprit et dans le cœur de l'Eglise catholique, de confondre, ou de tenir du moins indissolublement unis le culte du Seigneur et la charité pour les pauvres ! Quand cette séparation arrive, la charité prend d'autres formes ; mais son action, sa vie ne perdent rien de leur énergie. Les biens ne sont plus communs pour tous les pauvres d'une contrée ; mais l'Eglise veille avec une tendresse maternelle sur chaque espèce de pauvres et d'infirmités. Le pauvre sans famille, le pauvre malade, le pauvre privé de la vue, le pauvre qui a perdu la raison, le pauvre voyageur, le pauvre débiteur, le pauvre, quels que soient ses besoins, quelle que soit son infirmité, son sexe, son âge, sera soulagé comme un frère. Chaque misère sera reçue dans de beaux, de grands édifices, comme la charité sait en bâtir. La maison du pauvre sera appelée du nom magnifique d'Hôtel-Dieu. Mais le ciment qui unit ces pierres de ces monuments vénérables sera moins fort que la charité qui unit les cœurs et leur inspire de servir les pauvres avec un dévouement plein d'amour. Elle créera autant d'institutions et de genres de secours que les passions engendrent de misères. Elle donnera aux hôpitaux des serviteurs et des servantes qui refuseraient de servir les rois. Pendant qu'elle forme des héros, ou pour briser sur des plages inhospitalières les fers des captifs, ou pour fonder au milieu de nations féroces des familles de frères, elle réunira dans les cités, dans les bourgades, dans les hameaux, des conseils qui portent le nom de *conseils de charité*. Elle enverra aux pauvres retenus dans leurs demeures, aux infirmes qui ne peuvent ou ne veulent point quitter leur famille, des dames appelées *Dames de charité*. Telle était la bienfaisance de nos pères ; pleine de chaleur et de vie, elle fut féconde en bienfaits prodigieux ; elle eut la vertu de les produire, malgré l'indifférence, l'insensibilité, l'égoïsme qui vivaient alors, et qui vivront à jamais dans le monde. Il y avait sans doute, et il y aura toujours des hommes qui, au lieu d'aimer Dieu comme leur père, et les hommes comme leurs frères, s'aiment eux-mêmes comme s'ils étaient des Dieux : mais aussi l'enseignement de Jésus-Christ et de ses Apôtres n'a jamais manqué, et ne manquera point dans la suite des âges, d'éloquents interprètes, de cœurs remplis d'un zèle docile aux inspirations de la divine charité. Toujours les œuvres de miséricorde ont trouvé, comme elles trouvent encore dans l'Eglise catholique, un sol propice où elles germent naturellement, où elles se développent pour produire des fruits abondants, pleins d'une merveilleuse vertu. La tribune sacrée de nos églises a été, et elle ne cessera jamais d'être la chaire de la charité autant que la chaire de vérité ; ou plutôt, la vérité y conduit à la charité. Lorsqu'on vous y enseigne, N. T. C. F., que Dieu est votre père, et Jésus-Christ votre Sauveur, vous trouvez nécessairement, avec le principe fondamental de votre foi, une exhortation implicite à la charité. Alors même que cette aimable vertu n'est pas l'objet immédiat de nos discours, elle doit en être l'âme, comme elle en est la fin la plus parfaite, le motif le plus sublime.

Après avoir entendu Jésus-Christ et ses Apôtres vous expliquer le véritable principe de la charité ; après avoir vu par quelles œuvres l'Eglise a répondu à leur céleste enseignement, il est inutile, sans doute de vous dire quel a été le langage des Pères, des Docteurs, des Conciles, des saints évêques, et des saints prêtres. Jésus-Christ leur avait promis d'être avec eux jusqu'à la fin des siècles pour enseigner la vérité : il ne leur a pas été moins fidèle lorsqu'il les a envoyés pour consoler ceux qui pleurent, pour guérir les cœurs brisés par la douleur, exercer envers tous sa miséricorde et sa charité.

Si votre vie pouvait suffire à lire leurs innombrables exhortations, vous demeureriez convaincus qu'elles ne sont qu'un commentaire varié à l'infini des enseignements du Sauveur. Il n'en est aucun qui ne dise comme saint Jean Chrysostôme : Aimons la miséricorde comme Dieu l'a aimée ; aimons-la, non pas un jour, mais tous les jours. Ils ajoutent avec le plus éloquent des Pères, que la charité est le principe, la garantie de toutes les autres vertus. Elle ôte jusqu'à la pensée de l'injustice : car comment désirer de ravir un bien étranger pendant que l'on prodigue des largesses à l'indigent ? La haine n'est pas compatible avec des actes que l'amour seul de nos frères peut inspirer. Les séductions de la volupté s'enfuient loin du cœur compatissant : les plaisirs des sens entraînent bien difficilement celui qui aime à panser les plaies des âmes souffrantes. Les enfans de l'orgueil s'apaisent à la seule pensée que l'indigent est un enfant de Dieu. La foi est déjà bien grande, quand elle persuade au riche de s'abaisser jusqu'à ce frère infortuné. Il n'est pas seulement disciple de l'Evangile, il en devient facilement l'apôtre. La vue des actes de miséricorde, dit encore saint Jean Chrysostôme, persuade sans peine aux infidèles que nous sommes les vrais imitateurs, les représentans du Maître qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants. Apôtre de la foi, l'homme charitable est en même temps un ami éclairé de sa patrie, son serviteur le plus dévoué et le plus utile. L'amour déréglé de l'or, c'est toujours le même Père qui parle, est la source de maux infinis et de guerres innombrables. Par la raison contraire, là où beaucoup de chrétiens prodiguent aux pauvres leurs généreux secours, de redoutables colères sont apaisées. L'indigent, au lieu de porter envie au riche, aime et respecte en lui sa seconde Providence ; les inférieurs cessent d'aspirer au pouvoir,